

Jacques RICHARD

O.R.S.T.O.M.
Centre de Petit Bassam
Sciences Humaines
MAI 1971

QUELQUES REFLEXIONS SUR LE THEME FORET-SAVANE

A l'origine le projet de recherche pluridisciplinaire sur ce thème, présentait l'avantage de réaliser concrètement une collaboration entre sciences du milieu naturel et sciences humaines à propos d'une problématique commune. Il offrait aussi la possibilité d'intervenir scientifiquement dans un débat qui a fait couler beaucoup d'encre sans pour autant donner d'explications satisfaisantes : quels sont des facteurs physiques ou humains les responsables des formes de contacts forêt-savane ? Or dans les faits il semble bien que de nombreuses difficultés sont apparues et il paraît opportun d'essayer d'en dégager les causes.

Tout d'abord nous croyons que la conception même du travail pluridisciplinaire contenait déjà en germe sa propre contradiction car elle n'émanait que des seuls naturalistes et qu'ainsi elle ne trouvait sa cohérence méthodologique qu'au niveau des sciences du milieu physique. En effet cette conception envisageait le déroulement de la recherche comme suit :

1) Une recherche commune sur un sujet précis dans un cadre délimité : l'étude des relations géomorphologie - sol - végétation dans le Centre et le Centre Ouest ivoiriens. La possibilité de déterminer des corrélations entre la distribution de la végétation et les facteurs du milieu physique reposait sur une méthode commune aux chercheurs concernés, le transect, sorte de coupe topographique d'un milieu végétal à un autre, servant à établir les "chaînes" des sols, de la végétation, des formations superficielles.

2) Des recherches parallèles et (ou) complémentaires sur l'ensemble de la région étant entendu que la collaboration entre toutes les disciplines pouvait s'opérer au niveau de l'observation et de l'analyse des faits.

3) Enfin, toutes ces études devaient trouver leur signification dans une synthèse régionale.

2 JUL. 1974

O. R. S. T. O. M.

Collection de Références

n° B 6902 deoar.

Ce caractère équivoque du projet (une part de recherche "intégrée", et des études annexes ou parallèles devant se fondre ultérieurement) devait se retrouver plus concrètement dans le déroulement de l'enquête pour finalement aboutir à une profonde divergence entre nos collègues naturalistes et nous-même.

Il nous faut d'abord préciser qu'en ce qui nous concerne personnellement, les études du milieu humain et de ses rapports avec le milieu naturel comportaient deux volets :

- 1) une recherche sur la part de responsabilité imputable à l'homme dans la configuration actuelle du contact forêt-savane.
- 2) une recherche sur l'influence de ce contact sur les faits humains par le biais d'études de types d'adaptation.

Or à chacune de ces phases a correspondu une contradiction entre nos collègues et nous.

Influence Anthropique

Très vite est apparue une différence d'orientation entre les préoccupations des naturalistes et les nôtres au point qu'elles finirent par devenir exclusives les unes des autres avec pour conséquence immédiate une restriction de notre apport. En effet, nos collègues s'attachaient à retrouver les conditions naturelles "pures", non entâchées d'interventions humaines, alors que pour nous l'étude des modifications imputables à l'homme impliquait au contraire de rechercher des sites où se manifestaient ces activités. Sur le terrain cela aboutissait à rechercher systématiquement pour l'implantation des transects des endroits "vierges". Nous étions alors en plein paradoxe puisque les lieux d'investigation des naturalistes et du géographe humain étaient incompatibles.

En outre, à une autre échelle que celle du transect, si la région choisie semblait réunir les conditions naturelles d'une étude de ce milieu de contact (nous étions bien en présence d'une zone de transition caractérisée par une saison sèche de plus en plus marquée et par un passage progressif de la forêt dense humide semi-décidue à la savane guinéenne, nous étions aussi à la limite Nord des cultures de plantation) il n'en allait pas de même des conditions humaines; la région de Vavoua-Séguéla paraissait peu propice à l'examen d'une

action anthropique du fait de sa faible densité démographique et du caractère récent de son peuplement encore peu ancré par de solides traditions agricoles.

Toutes ces conditions réunies firent que nous avons abandonné le premier volet de notre étude. Mais nous voudrions à partir de ces réflexions faire quelques propositions pour ce genre de travail en tentant de réinterpréter la pluridisciplinarité et en y intégrant la notion d'échelle d'observation de l'influence anthropique.

1° Echelle zonale : de nombreux chercheurs ont mis en relation les limites forêt-savane avec la distribution de la population, notamment au Congo ex-belge et nous pensons plus particulièrement aux travaux de L. PEETERS. Mais ces études n'ont qu'une valeur de constat et ne peuvent être ni analytiques, ni explicatives, en raison même de leur échelle. Travaillant à des échelles très petites, elles laissent supposer une uniformité du contact végétal, une discontinuité végétale linéaire qui départagerait tel un fil des situations particulières d'implantations humaines et par là une typologie assez sommaire : à tel endroit la limite végétale correspond à une ligne de peuplement, à tel autre cette dernière est en deça ou au delà de la forêt... Nous croyons que ce genre de travail ne présente guère d'intérêt car il fait fi de l'extrême diversité des types de paysages de contact dont le plus courant est précisément le contact mosaïque où l'interpénétration complexe de la forêt et de la savane rend très aléatoire la recherche de position des populations du contact en fonction d'un milieu ou de l'autre. Il existe aussi le danger de généralisations hâtives et trompeusement satisfaisantes du type : le contact est en même temps un front de population donc son aspect est un fait anthropique... Et, dernière remarque, il ne permet pas d'appréhender les modalités de l'action anthropique.

2° Echelle régionale : si l'on veut déterminer l'action du peuplement humain sur le contact il devient nécessaire d'étudier à fond l'histoire du peuplement :

- les grands mouvements à longues distances : les vagues de peuplement et leur fixation; les phénomènes de reflux.

- les mouvements de plus faible amplitude, en rapport le plus souvent avec des périodes historiques de sécurité ou d'insécurité;

aux périodes de sécurité correspondent les différentes sortes d'essaimage de proche en proche ou par brusque écart, à celles d'insécurité les regroupements, les migrations à faible distance ou encore les disparitions de foyers humains.

Or la complexité et l'ampleur de cette tâche rendent obligatoire la participation d'autres disciplines telles que l'histoire et l'ethnologie, voire l'archéologie (recherche d'anciens sites villageois).

3° Echelle locale

Si cette étude n'est pas possible on peut essayer de raisonner à plus petite échelle dans le temps et dans l'espace. Il faudrait envisager l'observation suivie sur plusieurs années d'un terroir, méthode utilisée par les écologistes lorsqu'ils mettent des parcelles "en defens". Et là prendrait toute sa valeur une collaboration entre écologistes et géographes humains. Les questions à résoudre ne manquent pas, nous ne voulons n'en citer qu'une, à notre avis fondamentale: la recherche d'espèces rudérales indicatrices de défrichements anciens. Il suffirait par exemple de dater des jachères par interrogatoire des cultivateurs ou de les suivre dans le temps, et, pour chaque stade de reconquête végétale, faire l'inventaire systématique des nouvelles formations. Le pédologue pourrait de même étudier des phénomènes de régénération des sols. Nous croyons que l'on disposerait alors d'un excellent outil d'analyse qui permettrait de dater des zones anciennement occupées, par la présence des indicateurs définis par l'observation suivie, d'établir le cycle cultural d'une communauté villageoise. Il faut cependant reconnaître que cette méthode, pour avantageuse qu'elle soit, est difficilement réalisable. Non seulement elle immobiliserait plusieurs chercheurs pour de nombreuses années mais elle présenterait aussi des inconvénients pour le village test constamment sollicité.

Les types d'adaptation de l'homme au contact forêt-savane

C'est ce que nous avons été conduit à faire en étudiant deux communautés villageoises. Une fois encore surgît une contradiction dans le pluridisciplinaire et un hiatus dans la collaboration avec les naturalistes. Car à ce moment là nous sortions de leur problématique qui était la recherche d'une explication de la physiologie du contact pour en aborder une nouvelle dans l'étude des modalités d'utilisation d'un milieu naturel.

1/ Echelle régionale

Il faut en premier lieu faire une étude fine de la répartition actuelle du peuplement qui doit être complétée ensuite par une étude qualitative purement démographique, afin de mieux connaître les caractéristiques et les tendances de la population. Une fois cette dernière bien située spatialement et qualitativement il faudra étudier des cas significatifs. Mais pour faire un échantillonnage, et n'oublions pas qu'il s'agit d'une typologie d'adaptation, il sera nécessaire de disposer d'une excellente couverture aérienne à 1/10 000° par exemple, récente, et recoupant toute la région à étudier. Ce sera à partir de ce document fondamental que l'on pourra préselectionner diverses situations particulières méritant un examen plus approfondi sur le terrain.

2/ Echelle locale

C'est "l'instantané" des villages et c'est ce que nous avons tenté de faire, avec tous les inconvénients que cela comporte: le caractère fugitif de cette "photographie", la difficulté de généraliser à partir des études ponctuelles. Toutefois nous pourrions envisager diverses rubriques d'inventaire:

- le contact forêt-savane et les activités économiques: il faudrait faire un bilan exhaustif de l'économie villageoise en y déterminant les parts respectives de la forêt et de la savane dans tous les domaines de l'activité quotidienne. Outre l'utilisation de leurs potentialités agricoles il serait indispensable d'étudier leurs ressources dans l'alimentation (activités de cueillette et de ramassage, de chasse et de pêche) en essayant de dresser un bilan des apports en fonction des techniques utilisées. Il faut aussi compter avec des utilisations dans d'autres domaines comme l'habitat, le vêtement, l'artisanat, la pharmacopée... et la liste n'est pas close.

- le contact forêt-savane et l'image que s'en font les populations: c'est en somme la réponse à la question clef, à savoir est-ce que ce milieu de transition est ressenti comme un milieu en soi, spécifique? Ce milieu que nous aurions tendance à considérer comme original l'est-il pour les individus qui y vivent? Ces derniers appréhendent-ils les atouts et les avantages d'un milieu mixte? Par exemple dans notre cas le contact forêt-savane présentait avant la pénétration coloniale l'atout commercial d'un milieu stratégique;

à présent il n'a plus de consistance, on en a une vision partielle par la nouvelle économie de plantation qui ne privilégie qu'une seule de ses composantes, la forêt.

Mais l'échelle du village s'est révélée non adéquate puisque l'utilisation du milieu par la collectivité dépendait de son insertion dans un cadre économique plus vaste.

En conclusion, nous sommes conduit à remettre en question les termes dans lesquels a été posé le thème du contact forêt-savane. Nous ^{ne} contestons pas la liaison entre sciences de la nature et sciences humaines mais un manque d'analyse des modalités d'articulation des deux groupes de disciplines.

On demandait à la géographie humaine deux choses: déterminer la part d'action anthropique et analyser les adaptations humaines à ce contact. Or ce sont deux problèmes différents et à cause de cette différence la pluridisciplinarité ne pouvait pas être pensée uniformément.

Lorsqu'il s'agit d'influence anthropique la problématique est commune. Il s'agit en effet de déterminer des facteurs qui expliquent la morphologie du contact. En résumé ces facteurs peuvent être de trois ordres : climatiques, édaphiques, anthropiques. A ce moment-là chaque discipline est concernée dans l'analyse de la réalité et la synthèse explicative. Mais cette recherche implique les conséquences suivantes :

- dans le choix de la région : il devient alors préférable de travailler dans des zones où l'emprise spatiale des hommes est suffisamment forte. Ceci exclut a priori des régions récemment occupées et sous-peuplées.

- dans la méthode : dès lors devient impensable la seule localisation des transects, instruments d'observation privilégiés des naturalistes, dans des endroits "purs" de tout contexte humain. Il faut aussi en établir à travers des lisières anciennement cultivées, des blocs forestiers dégradés... C'est la seule possibilité d'établir des corrélations entre "avant et après".

- il va de soi que des disciplines comme l'archéo-histoire et l'ethnologie sont parties prenantes dans ces problèmes.

Par contre les études d'adaptation de l'homme au milieu naturel impliquent des liens pluridisciplinaires différents. S'il n'y a pas eu dans notre cas collaboration concrète au niveau de nos analyses de villages c'est que finalement elle n'était pas indispensable. Dans ce cas les naturalistes ne peuvent nous fournir que le cadre naturel de notre analyse. Là où s'arrête la définition du milieu physique commence le travail du géographe humain. A la limite ce dernier ne vient qu'après les autres et d'un côté comme de l'autre disparaît la nécessité de la collaboration "quotidienne". Dans une optique de typologie des adaptations où il est question de voir la façon dont un environnement est utilisé par les populations et non de mesurer des gradients d'impact anthropique sur cet environnement, les spécialistes du milieu deviennent des "consultants" et notre apport dans l'explication du contact est quasi nul.

En somme, il nous semble important du point de vue de la méthode pluridisciplinaire de distinguer ces deux aspects de l'étude du contact forêt-savane. Il ne s'agit pas de nier leur interdépendance (action anthropique impliquant adaptation et vice et versa) mais il paraît que les conditions de leur étude (lieu et échelle) et celles de la pluridisciplinarité sont suffisamment différentes.
